JULES BRETON 1827–1906

Douarnenez

A Emmanuel Lansyer.

Sœurs de ces marbres purs que le grand art modèle,
Tant que, dans leur lenteur, les Bretonnes iront
Vers la source au rocher, droites, l'amphore au front,
Sur leur nuque entr'ouvrant des ailes d'hirondelle :

Au pied de la falaise où sèchent les filets,
Tant qu'on pourra s'étendre, au soleil, sur la grève,
Et suivre indolemment la lame qui, sans trêve,
S'avance, se retire et roule les galets ;

Voir le goëland blanc croiser la voile blanche ;
Sur le roc, la fileuse enrouler son fuseau,
Quand sa coiffe palpite ainsi qu'un vol d'oiseau,
Qu'elle tourne son fil, la quenouille à la hanche ;

Tant que sur tes coteaux fleurira l'ajonc d'or ;
Douarnenez, tu verras accourir les poètes ;
Tu calmeras leur cœur plein d'ardeurs inquiètes,
Ils t'aimeront d'amour et reviendront encor.

S'ouvrant sous le ciel bleu comme une immense coupe,
Ils reverront ta baie avec ses matelots,
Lorsque, miroir paisible, elle endort dans ses flots
Un grand nuage blanc que le navire coupe ;

Ou lorsque le flot lourd sur la falaise fond,
D'un seul bond l'escalade, et la lèche et la lave,
Puis retombe brisé, bouillant comme la lave,
Se tordre et tournoyer dans le gouffre sans fond.

Ah ! puissent-ils longtemps, sous tes épais ombrages
D’arbres graves et noirs, voir dans leur profondeur,
Par les trous d’indigo, sur l’abîme grondeur,
Les barques s’incliner, étincelants mirages ;

A travers Ploaré que l’éternel archer
Crible de flèches d’or, voir, dans son clair effluve,
Le noble Menez-c’hom qui ressemble au Vésuve,
Revêtir la couleur de la fleur de pêcher !

Douarnenez, 1873.